

Phantasmagorie und Fotografie

Bilderspuk aus einer anderen Welt

Der Kunstkritiker Christian Mosar spürt morgen im CNA dem Reiz des fotografierten Jenseits nach

VON JEAN-LOUIS SCHEFFEN

Die Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert war eine Zeit, in der in Europa der Spiritismus blühte. Dass Geistererscheinungen, Feentänze und übersinnliche Phänomene aller Art keine Hirngespinnste waren, sollte die Fotografie beweisen helfen. Sie tat es mit Mitteln, die heute naiv erscheinen, damals aber von vielen Zeitgenossen nicht durchschaut wurden. Morgen Samstag widmet der Kunstkritiker Christian Mosar dem Thema „Fantasmen und Fantastik“ eine Foto-Diskussion im Düdelinger CNA.

Arthur Conan Doyle kennt man als „Vater“ des berühmtesten aller Detektive: Sherlock Holmes, der mit seinem untrüglichen Spür- und Scharfsinn geradezu der Inbegriff des Homo rationalis ist. Doch der Brite hatte auch ein Faible für Spiritismus und das Übersinnliche – wie viele seiner Zeitgenossen und Landsleute. Und so ließ er sich schnell überzeugen, als 1920 Fotos publik wurden, auf denen zwei junge Mädchen zu sehen waren, die in Gesellschaft von zierlichen Feen abgelichtet waren, mit denen sie nach eigenen Angaben ganze Nachmittage verbracht hatten.

Nicht zuletzt dank Conan Doyle sorgten die „Cottingley Fairies“, wie sie nach dem Ort ihres Erscheinens genannt wurden, im ganzen Vereinigten Königreich und darüber hinaus für Schlagzeilen. Sogar Experten konnten zunächst keine Fälschung nachweisen. Erst später stellte sich heraus, was heute auf den ersten Blick evident scheint: dass es sich hierbei um einen „hoax“, einen Jux



Inszenierter Bilderspuk oder Zufallsprodukt der Dunkelkammer? Ein mysteriöses Foto aus der Sammlung des Centre national de l'audiovisuel.

(PHOTO: COLLECTION DU CNA © HISACQ000031V01)

handelte, die angeblichen Feen keineswegs Boten einer anderen Welt waren, sondern simple Kopien viktorianischer Buchillustrationen, die zwischen Zweigen aufgehängt waren.

Schneeflocken oder Geister?

Mit diesen und anderen Beispielen bewusst gefälschter Fotos oder mehrdeutig interpretierbarer Bildelemente befasst sich der Kunstkritiker Christian Mosar

morgen Samstag in einer öffentlichen Veranstaltung im Centre national de l'audiovisuel (CNA) in Düdelingen. Seit drei Jahren leitet er diese „Photo-Discussions“, die sich mit speziellen Aspekten der Fotografie beschäftigen.

Im Mittelpunkt steht diesmal die Frage, so Mosar, „wie die Fotografie von der Spiritismuswelle erfasst und instrumentalisiert wurde“. Manchmal sei dies aus Spaß geschehen, manchmal aber

auch mit hochstaplerischer Absicht.

Neben bewussten Inszenierungen, wie im Falle der „Cottingley Fairies“, habe es sich bei solchen Fotos oft auch um Zufallsprodukte gehandelt, die zum Beispiel durch eine spezielle Lichtsituation, Beleuchtungstechnik oder auch erst in der Dunkelkammer zustande gekommen seien. „Wer zum Beispiel fallenden Schnee mit Blitz fotografiert, sieht milchig-weiße,

unscharfe Flecken, so genannte ‚Orbs‘, auf dem Bild, die man bei entsprechender Neigung als Geistererscheinungen deuten kann“, so der Experte.

Was heute schnell als Abbildungsfehler oder auch als Humbug gedeutet wird, sei in der Anfangszeit der Fotografie noch kaum durchschaut worden. „Man war überzeugt, dass die Fotografie ein treues Abbild der Wirklichkeit lieferte, und alles, was auf einem Bild zu sehen war, in irgendeiner Weise real war.“

Erstaunlich sei aus heutiger Sicht, auf welch plumpen Tricks selbst gebildete Menschen, wie zum Beispiel Arthur Conan Doyle, damals hereingefallen seien, etwa Fotos von Medien bei spiritistischen Sitzungen, die Ausflüsse des sogenannten (und wissenschaftlich nie bewiesenen) Ektoplasma zeigen, das heute unschwer als Watte zu identifizieren ist.

Diese Art Bilder zu machen sei fast „zu einem fotografischen Stil geworden“, so Christian Mosar. Später seien die Geister dann durch Ufos und Aliens ersetzt worden. Nach den 60er-Jahren sei aber auch diese Welle abgeklungen: „Die Verbreitung der Fotografie und des Wissens über die Bearbeitung von fotografischen Bildern hatte wahrscheinlich zur Folge, dass die Leute sich nicht mehr so leicht hinters Licht führen ließen.“

Photo-Diskussion „Le fantôme et le fantastique“, morgen Samstag um 11 Uhr in der Mediathek des CNA. Sprache je nach Publikum. Eintritt frei, im Rahmen der verfügbaren Plätze. Die nächste Veranstaltung in dieser Reihe findet am 26. April zum Thema „L'image du corps“ statt.

«Humani[sed] Nature»: De natura rerum

Une exposition rassemble les nouveaux travaux picturaux et sculpturaux d'Iva Mrazkova à la galerie l'Indépendance

PAR NATHALIE BECKER

Aux cimaises de la galerie l'Indépendance se déploie actuellement la production récente de l'artiste d'origine tchèque Iva Mrazkova. Cette exposition est à appréhender comme la célébration d'un double anniversaire: le sien en un chiffre rond et celui de ses 25 années de carrière artistique à Luxembourg.

Dès notre arrivée sur le parvis de l'institution bancaire, nous sommes accueillis par une impressionnante sculpture en acier Corten. En effet, depuis 2007, grâce aux encouragements de Jean Bichel, un des élèves, forgeron et maître en constructions métalliques, Iva Mrazkova donne libre cours à ses tentations tridimensionnelles dans la réalisation de pièces sculpturales.

Confiant la réalisation des sculptures monumentales en acier à l'artisan Jean Bichel, elle affectionne nonobstant le bronze à la cire perdue dont nous découvrons les fruits dans les espaces de la galerie.

Là, Iva préfère y rendre pérennes des volutes, des circonvol-

utions et des rythmes au format réduit puisque dans de telles sculptures, elle aborde un répertoire plus intimiste et personnel. Nées de la malléabilité de la cire que notre artiste aime modeler et dont elle apprécie la souplesse et la chaleur, certaines œuvres aux courbes presque féminines et dansantes sont les expressions les plus éloquentes de ses recherches sur la traduction du mouvement dans l'espace. Dans ces réalisations d'une grande subtilité et d'une portée sensible, Iva Mrazkova nous livre par bribes, toute l'intensité de sa poésie métallique.

L'exposition est bien évidemment l'occasion de découvrir les toiles récentes de la Dame de Waldbredimus. Toujours avec pour support les textiles diaprés tissés par ses anciennes condisciples de l'Académie des Beaux-arts de Prague, elles sont cependant d'une teneur plus personnelle et nées d'émotions, de tensions, de regrets, de blessures secrètes.

En effet, parfois la vie nous fait traverser des orages dont nous ne sortons pas indemnes. L'artiste métamorphose alors ses œuvres en un réceptacle de réflexions sur la

dualité et les contrastes, ceux de la nature et ceux de l'humanité.

Une harmonie troublée

Domine en outre, dans la production artistique d'Iva Mrazkova la traduction de ses nombreuses prises de conscience sur notre société actuelle dont la modernité



Iva Mrazkova donne libre cours à ses tentations tridimensionnelles dans ses œuvres. (PHOTO: ANOUK ANTONY)

technologique nous éloigne de la nature. Selon l'artiste, l'harmonie qui régnait entre l'homme et son environnement tend peu à peu à disparaître. L'homme, au cours des siècles, a façonné la nature à son image, l'a humanisée, l'a labourée, aliénée. Cette notion nous renvoie tout aussi bien à la thèse marxiste, qu'au retour à la nature préconisé par Jean-Jacques Rousseau ou à la Nature poétique prônée par Martin Heidegger.

Ainsi, Iva Mrazkova s'inspire de ces théories et leur donne corps sur la toile. La Grande Nature s'épanouit en une végétation luxuriante où l'artiste ose des verts somptueux et soudain, un fragment architectural, trace d'une intervention de la main de l'homme, vient troubler l'harmonie.

De ce fait, la transcription de la nature humanisée se pare dans les travaux d'Iva Mrazkova de riches contrastes et de puissants symboles. Les branchages et les racines nous apparaissent semblables à un circuit veineux palpitant de vie. C'est de la terre nourricière dont il est alors question. Celle que parfois nous faisons également saigner, que nous soumettons pour

notre profit et notre confort, celle qui parfois nous dévore et nous détruit lors de ses colères et rebufferades.

Puis, vient une nature âpre, peu accorte découverte par l'artiste voilà quelques mois lors d'un séjour au Moyen-Orient. Les souvenirs de la visite de Petra ou du mémorial de Yad Vashem à Jérusalem s'imposent à nous dans toute leur splendeur et leur symbolique. Pour leur évocation, l'artiste joue sur les ocres, sur les orangés, sur des tons minéraux, sur des brumes sur de violents clairs obscurs.

Ailleurs, elle constelle des paysages naturels urbains de petits abris, de niches prompts à abriter notre rêverie, nous accueillant lorsque nous désirons nous ressourcer. Ce sont de ces moments privilégiés dont nous parle Iva Mrazkova, elle qui généreusement mais toujours pudiquement se livre dans ses toiles et dans ses sculptures afin de nous donner en partage sa vision sensible du monde et de l'existence.

Jusqu'au 30 mai à la BIL, Galerie l'Indépendance, 69, route d'Esch, Luxembourg. Ouvert tous les jours ouvrables de 8 à 18 heures